

Fragments de « Ce corps étranjuif »

Hélène Cixous

Numéro 9, printemps 2006

À la mémoire de Jacques Derrida

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/632ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cixous, H. (2006). Fragments de « Ce corps étranjuif ». *Contre-jour*, (9), 107–112.

Fragments de « Ce corps étranger »

Hélène Cixous

TRAVAIL DE TEMPS : recouvrir, découvrir, déterrer. De plus en plus de revenance insiste un peu partout dans les textes de Jacques Derrida, comme si leur nature d'ancien jardin bombardé, maintes et maintes fois bombardé, et plus souvent que nous le savions, s'exprimait d'une voix impossible à ignorer.

Nous sommes, lui d'El Biar, moi du Clos-Salembier, des enfants de guerre, une grande et celle d'avant. Nous arrivons de guerre, allons de guerre en guerre. Une guerre fait taire la guerre d'avant. Mais les morts et les spoliés reprennent lentement la parole.

Lui-même prononce de plus en plus souvent le nom d'El Biar, comme si c'était un peu le sien. « El Biar » : le puits. Un puits de sangs. De sciences. De larmes. De rêves.

Cent ans, un pas, il naît, la famille est juive. Il faudrait aussi faire ici l'histoire des Juifs, ou plus scrupuleusement les histoires des Juifs, ou plus exactement des Juifs intra-communautaires et des « Juifs » dissidents, des Juifs juifs et des nombreuses espèces de dijuifs et déjuifs, l'histoire des « Juifs » dedans dehors de France et l'histoire des « Juifs » dedans dehors d'Algérie, ainsi que l'histoire des « Juifs dedans dehors » du Maroc et de la Tunisie, sans oublier l'histoire des « Juifs dehors dedans » d'Espagne et du Portugal, la liste est longue de toutes ces histoires dissemblables

et conniventes, qui toutes sont à l'œuvre différemment dans l'archiverie mentale ou l'archivement nerveux, physique, spirituel de l'être-de-pensée finalement nommé Jacques Derrida. Des peuples, des effacés, des ruminants, des angoissés, des irrépressibles, se pressent en tous ses côtés. Dernièrement on a vu le plus sans-nom le plus effarouché le plus obstiné de ces peuples faire à sa mémoire surface : il s'est trouvé, retrouvé, feinte et vérité, *marrane*. Une adoption qui sied à sa façon essentielle de faire assentiment au secret, de faire aux secrets leur part incalculable. *De se laisser dépasser*.

Comme on le sait ce qui au commencement est feint finit par devenir vrai. Un feintvrai marrane ébroue ses nostalgies vers les noms sans figure qui lui restent d'un héritage sans origine. Des mots chuchotent : Jourdain Jaffa Jackie Jardin.

DÉSIR D'ÊTRE MARRANE

Si l'on pouvait être marrane, c'est comme ce désir de devenir un Indien, cela le prend à bras-le-corps un matin, à bras-le-corps étranger comme prend Kafka ce *Wunsch, Indianer zu werden*, mais qu'est-ce que c'est être-indien, est-ce fuite feinte ou mot, comme ce désir de cheval, le devenir, l'être, le faire, tout cela s'échange, qu'est-ce qu'un marrane, comment peut-on l'être, on doit d'abord vouloir, et aussitôt, à cheval sur le ruisseau qui fait semblant d'être Jourdain, le corps secoué d'un frisson comme si l'on chevauchait un vrai cheval, jusqu'à traverser d'un bord à l'autre ce ruisseau qui semble être une mer toute rouge, courir plus vite que le désir, plus vite que la possibilité jusqu'au moment venu de lâcher la bride car il n'y a pas de bride, jusqu'au moment venu de lâcher le mors, le mort, or il n'y a jamais eu de mors, mort, seulement le mot, l'emportement du corps de l'âme à bras-le-corps enchanté de plus en plus étranger de plus en plus secret, et l'on finit par ne plus se souvenir que l'on a oublié où l'on croyait aller se retrouver, grâce à la toute-vitesse il arrive qu'il se substitue, je se substitue.

C'est ainsi sur l'encolure d'un rêve qu'il se marrane. Juiffeint. Le rêve : se croire l'enfant d'un peuple nici niça le temps d'un rêve.

Nicatholique nijuij mijuif mimême miindien micheval. Car le rêve comme la *Michna* joue à la force des mots.

PRISES DE VUE : « IMAGINEZ-LE »

Tous les ans, ou presque, il commence un livre, ou une page, par ces mots : « Imaginez-le »... Ou bien c'est la phrase elle-même qui revient, ici ou là, insiste, jusqu'à me taper dans l'œil. C'est qu'il y tient : « Imaginez-le, rêvant sans fin, voyez-le d'abord agenouillé » dit-il, et qui devons-nous imaginer ? C'est de *lui* qu'il parle, parlant d'un autre,

— ici d'Atlan, dès la première page et la première ligne du texte *De la couleur à la lettre* (p. 8) « agenouillé devant une seule toile » :

« Imaginez-le, lui à travers les images qu'il a "prises". »

— ici, d'Athènes, il nous envoie l'ordre d'imaginer *le photographe à l'Acropole* dont nous est donnée à voir la photo, la photo du photographe, la prise du preneur d'images qu'il nous demande, de très loin, depuis l'Acropole, d'imaginer. Je l'imagine revenant sur « les pas du photographe » (que sont *les pas* d'un photographe ? Pas ? Images ? Coups d'œil... ?) « Je reviens », dit-il. Revenant « sur les » (derniers) « pas du photographe » qu'il est, en longeant l'abîme de ses images de lui-même. Agenouillé, assis, témoin,

il longe voyage traverse survole arpenté, *l'abîme*

accompagné de *sa disparition future* qui le regarde et le photographie, le filme depuis ce plustard ou cet après qui ne le quitte pas,

[...]

Il pense à la mort de Socrate, au *Phédon*, au *Criton*. Il pense à la mort de Socrate, comme à la sienne et inversement, comme à la vie et comme à la philosophie.

Combien de morts il veille !

« Imaginez un marrane de l'Algérie française qui voudrait rendre hommage en corps à corps à la richesse polysémique du mot français "veilleuse"... »

« Imaginez-le » incante-t-il, imaginez-moi, hiers et demains. Injonction inaugurale qui nous ordonne de faire « le travail de deuil » que *lui* ne fait pas, mots impérieux qui d'entrée mettent en abyme le processus d'écriture.

Drôle de manières : une demande d'imagination (intimation ou supplication ?) qui est façon de prendre le contre-pied de la tradition philosophique. C'est le marrane imaginaire qui s'efforce de *s'imaginer*.

LE MOT RELIGION

[...]

Avoir la foi ce n'est pas croire en un Dieu, c'est sans agrippement sans support sans mot sans nom sans adresse (c'est Sans) sans revenir à personne, sans retour, c'est nu. C'est. En ce sens il a la foi. Il fait, pense, tout, comme s'il n'y croyait pas — d'un croire accroché comme s'il aimerait y croire, comme s'il espérait croire un jour, malgré lui en ce sens il ne croit pas, il a la foi. On ne sait pas qu'on a la foi, on ne sait pas avoir la foi, on ne sait pas si, on ne sait pas comme, on a la foi, on ne l'a pas d'avoir, on l'a d'amour extrême, d'humilité, de faiblesse infinie, cette confiance éperdue il l'a. La foi est sans feu ni lieu ni religion. Sans Dieu aussi. Elle est le Dieu qui sauve en nous l'enfant. Il n'y pas d'adjectif pour dire ce que la foi fait de nous. « Croyant » n'est pas foyant. « Avoir » la foi c'est être eu, *foyé*. Il ne croit pas et il n'est pas croyant mais la foi le connaît. Il n'est pas au courant. Cela ne fait rien. Elle lui donne sa parole. Soufflée depuis la caverne.

SANS TÉMOIN

Imaginez-le, songeur, farouche, les oreilles dressées veillant tandis qu'il s'agenouille devant le chat à ce qu'il n'y ait personne pour le surprendre. Il n'y a personne. Sauf le chat. Alors seulement s'engage un dialogue aux accents d'une tendresse surhumaine.

— Tu sais ce que je suis en train de faire ? dit-il.

— Tu fais le chat. Dit le chat.

— Je transgresse, tu me suis ? Les Juifs ne donnent pas au chat leur langue, cela ne se fait pas. Tu le sais ?

— Je le sais. Je te suis.

— Il ne faut pas le dire. Ni le mal ni le bien. Le bien comme le mal.

Personne ne saura jamais, personne ne le verra jamais si chaste avec le chat.

[...]

Imaginez-le, avant le tallith, agenouillé devant une boîte à chaussures, il n'a pas treize ans, il n'a encore jamais porté le châle, ni même rêvé de posséder celui qui deviendra son seul unique objet, le tallith unique, la tunique, la seule avec laquelle il ait fait secrète et comme religieuse alliance. Donc c'est avant le voile qu'il faut le voir regarder les seuls dieux qu'il ait jamais adorés, ces idoles indifférentes, ces animaux qui rêvent au-delà de la différence sexuelle au sexe indistinct, au genre masculin féminin. Ver ni nu ni pas nu auquel il voue son soin et sa vie. Imaginez-le ce ver à soie qui assoit entre quatre coins une hospitalité digne de Noé, celui qui fut vu nu par son plus jeune fils.

Berceau à chaussures de toute sa philosophie. Lui joue la colombe qui s'éloigne à la recherche des branches de mûriers dans la version El Biar de la re-genèse. Mère et fils, élève du ver dont il apprend l'œuvre et l'être pour la mort. Mon maître était un ver sans voile et sans pudeur. C'était avant la vérité.

(Fragments de « Ce corps étranjuif », dans *Judéités. Questions pour Jacques Derrida*, sous la direction de Joseph Cohen et Raphael Zagury-Orly, Paris, Galilée, « La philosophie en effet », 2003, p. 61-63, 73-77.)

